

L'Illustration Impériale

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÄE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Un Coin du Jardin de la Villa Borghèse, d'après M. G. G. Kilburne. - Le Passé et l'Avonir, d'après M. A. Tidemand. - C'est un fin Connaisseur! d'après M. Léon Pohle. - L'Héritière de Duivenvoorde. Le Siège.

TEXTE. Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Les Étonnements d'un Parisien à Bruxelles. - A quoi penses-tu, Voyageur? - Éléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Histoire de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 34.

— 9^e ANNÉE. —

28 Juin 1879

NOS GRAVURES.

UN COIN DU JARDIN DE LA VILLA BORGHÈSE.

Cette villa, — située à l'entrée de Rome, entre la porte Pinciana et celle du Peuple, — tire son appellation du nom de la puissante famille des Borghèse, et elle est plus célèbre par la magnificence

de ses jardins et la quantité d'objets d'art qu'elle renfermait que par le mérite de son architecture.

Tous les princes de la famille Borghèse ajoutèrent à cette villa des embellissements de toute nature et l'enrichirent des monuments les plus précieux de l'antiquité. Que de richesses, que de raretés n'y voyait-on pas! C'était une quantité de colonnes, de pilastres, de vases

et d'ornements en albâtre, en marbre, en bronze, en porphyre; ajoutez à cela les principales merveilles que la sculpture grecque et romaine a produites: le buste de Marc-Aurèle, les statues du gladiateur, de Curtius, le groupe d'Apollon poursuivant Daphné, le Centaure dompté par le génie de Bacchus, la Sélène, Cupidon essayant son arc, les forges de



UN COIN DU JARDIN DE LA VILLA BORGHÈSE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. G. G. KILBURNE.

Vulcain, la naissance de Vénus, etc., etc....

Un des descendants des Borghèse, le prince Camille, qui épousa la sœur cadette de l'empereur Napoléon I^{er}, céda à celui-ci, pour la

somme de huit millions, cette riche collection, dont une grande partie orne aujourd'hui les Musées du Louvre à Paris; car beaucoup de ces objets d'art furent restitués, en 1815, à

la famille.

Quant à la jolie scène que l'artiste a jetée au milieu de son délicieux paysage, elle se comprend trop bien pour que nous ayons besoin de l'expliquer.

LE PASSÉ ET L'AVENIR.

La vieillesse et la jeunesse, ces deux périodes extrêmes de la vie, sont toutes deux représentées dans cette œuvre, l'une sous les traits d'une femme toute courbée par l'âge, l'autre sous la forme gracieuse d'un enfant dans toute la fraîcheur et l'innocence de ses quatorze ans. La vieillesse, c'est le passé, c'est le temps à jamais perdu dans l'océan des âges, et que rien ne pourra faire revivre; la jeunesse, c'est l'avenir, l'avenir, tout doré des beaux rêves de l'imagination.

Ah! combien sont différentes les pensées qui agitent et l'aïeule et la fillette!

La première, assise sur un escabeau, devant l'âtre fumant, réfléchit profondément; la tête appuyée dans la main, elle jette un regard en arrière sur cette longue route de la vie qu'elle a parcourue péniblement; elle médite sur l'emploi qu'elle a fait de cette existence que le Ciel lui a donnée pour faire le bien et pratiquer la vertu, et sa conscience a peut-être de durs reproches à lui adresser..... Tous ces souvenirs du temps passé viennent l'assillir, l'obséder et lui arracher tantôt de gros soupirs de regrets, tantôt des larmes brûlantes.

La jeune fille voit s'ouvrir, tout large, devant elle, le chemin mystérieux et inconnu de l'avenir. L'avenir! nous tous qui avons été jeunes, nous savons l'idée qu'elle s'en fait! Pour elle, l'avenir c'est cette époque heureuse où tous ses désirs seront satisfaits, toutes ses espérances, toutes ses illusions accomplies! L'avenir, c'est le jour où elle approchera de ses vingt ans, et pourra, de même que ses aînées, aller au bal du village, toute pimpante comme elles! C'est le jour, où, maîtresse d'elle-même, et libre de ses actions, elle pourra s'amuser et folâtrer! Et son imagination enfantine se plaît à se créer mille chimères, mille rêves qu'avec l'âge elle verra bientôt s'évanouir devant la triste réalité.

C'EST UN FIN CONNAISSEUR.

M. le marquis de R... a atteint sa soixantième année. Il veut joyeusement fêter cet heureux anniversaire, en compagnie d'anciens amis et camarades d'humeur gaie et joviale. Inutile de dire que les invités ne se feront pas prier deux fois, et qu'ils s'empresseront d'arriver à l'heure indiquée, au plus tard. Car M. le marquis est réputé dans toute la contrée pour sa cave, fournie des vins les plus vieux et les plus exquis; il tient à faire honneur à sa réputation et à se montrer digne du titre de fin connaisseur, dont il est si fier.

Aussi, dès le matin du jour de l'invitation, s'est-il fait apporter une bouteille de chaque espèce de vin qui remplit son cellier; et nous le voyons occupé à déguster tour-à-tour, tantôt une bouteille, tantôt une autre, à considérer sa couleur, à se concerter avec son fidèle serviteur Dubois, qui sous ce rapport peut bien se poser en émule de son maître.... Est-ce dans les caves de celui-ci que le valet a fait son apprentissage et acquis une si grande expérience?... Nous n'en dirons rien.

Maintenant, les amis peuvent arriver; ils seront surs de ne pas être déçus dans leur espoir; la table va se charger des mets les plus recherchés, et un vin délicieux caressera agréablement leur délicat palais.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Les éternelles leçons de l'Expérience. — Oh! la question des préséances!... Petit discours d'un instituteur à des enfants cruels. — Un édit du seizième siècle contre l'ivrognerie. — Orgies et orgies. — Le portrait d'une muette. — Un autographe de Chateaubriand. — Lequel vaut le mieux des deux noms donnés à l'animal qui se nourrit de glands? — Un tendre madrigal de Robespierre. — Moyen pour la femme de plaire en société.

On se plaint chaque jour que l'humanité ne cesse de tourner dans le même cercle. Pour-

quoi? C'est que nous ne consultons pas assez les leçons de l'expérience.

L'esprit, le courage et le talent s'en vont; l'âge les emporte. L'expérience, elle, reste toujours au logis; une fois acquise, c'est pour la vie. C'est la fidèle compagne de l'homme.

On nous dira qu'il y a des organisations qui ne peuvent acquérir l'expérience: ce sont ces têtes faibles et légères, ces tempéraments de paille qui prennent feu pour des inutilités, qui se mettent toujours dans la dépendance de l'imagination. Il y en a d'autres à qui l'expérience coûte cher, mais qui au moins la conservent.

L'expérience et la raison, voilà ce qui fait la valeur d'un homme. Celui qui a acquis l'expérience peut, tout aussi bien que l'homme d'esprit, être atteint par le malheur; mais, comme le gladiateur blessé, il se relève jusqu'à ce qu'il soit victorieux.

La jeunesse ne devrait jamais affirmer: il y a beaucoup de choses qu'elle ne peut apprendre que par l'expérience; elle verra combien ses idées se modifieront, combien d'illusions le temps emportera. L'expérience est un fruit qui ne mûrit qu'avec les années; c'est le seul point de vue pour voir dans leur réalité les choses de ce monde. Celui qui ne profite pas de l'expérience est enfant toute sa vie.

Surtout, ne perdons pas de vue que ce qui est vrai pour les individus, est vrai pour les nations...

* *

A une réception officielle, où l'on avait suivi l'ordre des préséances, nombre de fonctionnaires se plaignaient du rang qu'on avait assigné au corps dont ils faisaient partie, quand l'un d'eux, pour faire diversion à ces plaintes, raconta cette anecdote, qui était toute de saison: „Il y avait fête-gala chez le roi de Prusse; on vint apprendre à celui-ci que deux grandes dames se disputaient le pas près d'une porte, avec une vivacité et une opiniâtreté qui faisaient scandale. Le roi donna ordre de faire entrer la première celle dont le mari occupait le plus haut emploi. Il lui fut répondu que leurs maris avaient identiquement le même grade. — Eh bien, la préséance est pour l'épouse du plus ancien. — Sire, ils ont été promus le même jour. — Alors, reprend le monarque impatienté, que la plus sotte passe la première!”

* *

Un philanthrope de village, avec qui j'assistais à la sortie de l'école, se plaignait vivement à moi de ce que les bambins de l'endroit, montraient en général peu d'humanité envers les animaux, et il aurait voulu que tous les instituteurs se fissent une loi d'inspirer de bonne heure aux jeunes sauvages placés sous leur direction, l'amour de ces êtres que Dieu semble avoir spécialement créés pour l'homme, tant ils se montrent envers lui esclaves dociles, fidèles compagnons, collaborateurs pleins de zèle et d'inépuisable dévouement, amuseurs discrets et sobres, ne réclamant pas même, dans la plupart des cas, le salaire dû à leurs efforts. Mon homme avait bien raison, et j'ai été vraiment heureux d'entendre un jour un vénérable maître d'école allover ainsi certain jeune Anatole Levachon et certain petit Zidore Moutonnet: „Ah! c'est vous, Monsieur Anatole; approchez, petit monstre, et subissez le châtiement que vous avez mérité pour avoir abreuvé d'ignominie et de honte la vieillesse de ce pauvre Médor, en lui attachant une casserole à la queue: Médor, l'ami de votre famille, le vôtre surtout, puisqu'il est l'inséparable compagnon des premiers jeux de votre enfance, après avoir été l'incorruptible gardien de votre berceau. Et vous, Mossieu Zidore Moutonnet, tyran précoce et Dessus-le-Moûtier de l'avenir, vous n'avez point eu pitié des miaulements et des supplications de Minette, la chatte à votre voisine, madame Cressonnier, lorsque vous en avez lesté la queue de votre cert-volant: vous êtes un petit gremlin, un vrai sans cœur, les rats vous mangeront.”

Zidore et Anatole se montrèrent émus, et,

devenus des jeunes gens, j'espère bien qu'ils n'assassineront jamais personne.

Et la société protectrice que l'on connaît sera contente!

* *

Quand donc nos législateurs sentiront-ils la nécessité de voter, comme dans d'autres pays, une loi contre l'ivrognerie, laquelle, dès le commencement du seizième siècle, préoccupait déjà les gouvernements, comme l'atteste l'édit suivant, rendu par François I^{er}:

„Pour obvier aux oisivetés, blasphèmes, homicides et autres inconvénients et dommages qui arrivent d'ébriété, est ordonné:

Que quiconque sera trouvé ivre soit incontinent constitué et détenu prisonnier au pain et à l'eau pour la première fois;

Et si secondement il est repris, sera, outre ce que devant, battu de verge et de fouet par la prison;

Et s'il est incorrigible, sera puni d'amputation d'oreille et d'infamie et de bannissement de sa personne. Et si est par exprès commandé aux juges, chacun en son territoire et district, y regarder diligemment;

Et s'il advient que par ébriété ou chaleur de vin, les dits ivrognes commettent aucun mauvais cas, ne leur sera pour cette raison pardonné, mais seront punis de la peine due au délit, et dévantage par la dite ébriété, à l'arbitrage des juges.”

* *

En demandant une loi contre l'ivrognerie, je ne me dissimule pas les difficultés qu'elle rencontrerait dans son application. Comment, par exemple, atteindrait-elle cette classe de buveurs du grand monde, qui perdent la raison dans ces débauches de table que l'on nomme orgies?

Mais puisque je viens d'écrire ce mot, je crois devoir rappeler qu'il avait chez les Grecs un sens religieux. Il désignait des fêtes en l'honneur de Cérès, puis de Bacchus. Ces fêtes avaient été, dit-on, instituées en Thrace par Orphée. On les appelait „orgis,” d'un mot grec qui veut dire „fureur,” à cause de l'exaltation des danses frénétiques et des chants avinés qui en accompagnaient la célébration.

Dans les commencements, les orgies étaient peu chargées de cérémonies; on portait seulement en procession une cruche de vin avec une branche de sarment. Puis, suivait le bouc, qu'on immolait comme odieux à Bacchus, dont il ravageait les vignes. Ensuite paraissait la corbeille mystérieuse suivie des „pholophores.”

Mais cette simplicité ne dura pas fort longtemps, et le luxe, introduit par les richesses, engendra une telle licence dans ces fêtes, qu'elles donnèrent leur nom aux plus grands excès de débauches. Aussi l'autorité se vit-elle obligée de les interdire. Dragonidas les abolit à Thèbes, et un sénatus-consulte, qui parut à Rome l'an 566 de la fondation de cette ville, les défendit, sous peine de mort, et pour toujours, dans toute l'étendue de l'empire.

Les orgies ont cessé depuis d'être une institution publique. En prouvent-elles moins pour nos mœurs?

* *

Un monsieur, ayant l'apparence d'un bon et naïf bourgeois, se présente chez un peintre dont les journaux parlent beaucoup en ce moment. „Monsieur, dit-il, je viens vous demander si vous voulez bien faire le portrait de ma femme? — Certainement, Monsieur. — Mais il doit être fort ressemblant. — Cela va de soi. — Ce ne sera pas si facile que vous croyez. — Comment donc? — Elle n'a que trente-quatre ans, ses traits sont réguliers, son regard expressif... — Je serai charmé d'avoir un pareil modèle. — Oui, oui, fit notre bourgeois en humant une prise, mais il y a une grande difficulté... — Laquelle, s'il vous plaît? — Mon épouse est muette de naissance, et sa mère voudrait que cela fût exprimé... Une idée! vous savez. — Oh! la chose est très-faisable; la peinture offre pour cela des moyens... C'est même un des nombreux cas où elle se montre supérieure à la photographie. — Vous m'étonnez,

Monsieur le peintre. Comment, votre portrait fera comprendre que ma femme ne parle pas? — Quand me l'amenez-vous? — Demain. — Eh bien, je me mettrai immédiatement au travail et vous verrez."

Huit jours après, l'œuvre était achevée, mais le mari ne trouvait rien qui révélât en elle ce qu'il désirait. — Il manque un coup de pinceau, répondit l'artiste.

Et, à la grande stupéfaction des deux époux, il peignit sur la bouche... une toile d'araignée.

* * *

Un réfugié français, compris dans la récente amnistie, avait vendu à un fripier de Bruxelles, un tas de vieux livres, parmi lesquels se trouvait un album qui était resté plusieurs semaines dédaigné dans un coin de la boutique. Or, cet album, acheté vingt sous, est un vrai trésor; il a appartenu à une comtesse D'Ancenis et renferme des autographes émanant d'auteurs célèbres sous la restauration. Voici, entre autres, une allégorie dans le genre antique, datée de 1818 et signée Châteaubriand:

„La Gloire, l'Amour et l'Amitié descendirent un jour de l'Olympe pour visiter les peuples de la terre. Ces divinités résolurent d'écrire l'histoire de leur voyage, et le nom des hommes qui leur donneraient l'hospitalité. La Gloire prit dans ce dessein un morceau de marbre, l'Amour des tablettes de cire et l'Amitié un livre blanc. Les trois voyageurs parcoururent le monde et se présentèrent un soir à ma porte; je m'empressai de les recevoir avec le respect que l'on doit aux dieux.

„Le lendemain matin, à leur départ, la Gloire ne put parvenir à graver mon nom sur le marbre; l'Amour, après l'avoir tracé sur ses tablettes, l'effaça bientôt en riant; l'Amitié seule me promit de le conserver dans son livre."

* * *

Un professeur est occupé en chaire de la question des Synonymes.

Un élève lui demande:

— Monsieur, que faut-il préférer pour désigner la bête qui nous fournit le lard: le mot porc ou le mot cochon?

— Le dernier, mon jeune ami.

— Tiens, et pourtant papa...

— Le dernier, vous dis-je: il exprime mieux la malpropreté de l'animal.

* * *

Voici d'assez jolis vers qui plairont sans doute à nos lectrices:

Crois-moi, jeune et belle Julie,
Quoi qu'en dise le monde, et malgré ton miroir,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.
Sur le pouvoir de tes appas
Demeure toujours alarmée:
Tu n'en seras que mieux aimée
Si tu crains de ne l'être pas.

Pour provenir de „Maximilien Robespierre," le conseil n'en est pas moins excellent.

* * *

Moyens pour la femme de plaire en société: Que la jolie paraisse, simplement; — que la laide parle, naturellement; — que celle qui n'est ni belle ni laide écoute, modestement.

JEAN-LE-BU-TINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Parmi ceux qui se préoccupent de leur couchage, il en est bien peu qui envisagent

leur lit autrement que sous le rapport du confort ou du luxe. Ils ne songent pas à l'hygiène. Eh bien, nous allons attirer leur attention sur ce point important et généralement si négligé.

D'abord, les draps, qui sont destinés à absorber le produit de l'exhalation cutanée, doivent être changés au bout de dix ou douze jours au plus, puisque leur usage est analogue à celui du linge de corps.

Les couvertures doivent être simplement en laine, ou en laine et coton. Deux couvertures de laine ou une de laine et une de coton, suffisent en hiver; une seule de laine au printemps et en automne; une seule de coton ou même les draps seuls dans les chaleurs. Voilà ce qu'il y a de préférable pour l'hygiène. Les couvre-pieds, les édretons, les fourrures ne doivent pas, autant que possible, être employés, surtout par l'homme. Il faut les laisser à quelques femmes frêles et délicates.

Les matelas sont ordinairement remplis avec de la laine, du crin, avec un mélange de laine et de crin, ou bien encore avec de la plume. Les matelas de crin doivent être préférés, parce qu'ils s'imprègnent moins facilement des produits de l'exhalation cutanée. Après le crin, viendrait la laine, et en dernier lieu la plume. Beaucoup de personnes se servent de matelas faits avec la laine seule ou mélangé d'un peu de crin. Les matelas de plume ne doivent pas être employés seuls. Ils développent trop de chaleur, excitent une transpiration trop abondante et peuvent être regardés à juste titre comme débilitants.

L'usage des traversins et des oreillers est avantageux, ils maintiennent la tête élevée; c'est en crin qu'il faut les préférer. On remplit souvent les matelas avec certains végétaux qui remplacent la laine d'une manière assez avantageuse; tels sont les varechs, les balles de l'avoine, les spathes du maïs, les fougères, certaines mousses moelleuses, etc. Les productions végétales doivent toutefois être renouvelées plus souvent que la laine.

On recommande surtout les oreillers de fleurs de houblon pour les personnes sujettes à l'insomnie.

Les individus jeunes ont besoin d'un coussin ferme et épais. Pour eux surtout il faut rejeter les couvre-pieds volumineux et les édretons. C'est le contraire pour les vieillards.

Répétons-le: un coussin trop mou et trop chaud énerve, prolonge le sommeil, affaiblit le système musculaire et rend la digestion pénible et languissante.

On doit éviter de placer le lit dans une „alcôve" où l'air ne circule pas et ne peut être renouvelé complètement.

La position tout à fait horizontale du lit offre de grands inconvénients; il doit former un plan incliné de la tête aux pieds.

Le lit le plus sain est le lit de fer; mais le recommander aux gens aisés serait faire probablement chose inutile: il n'a rien de luxueux!

ÉLOY.

LES ÉTONNEMENTS D'UN PARISIEN A BRUXELLES.

Un de mes cousins a le bonheur de posséder pour oncle à Bruxelles un fort brave homme, orné de soixante printemps et de cinquante mille livres de rentes. Il y a quinze jours, c'était sa fête; or, mon cousin ne trouva rien de mieux que de lui acheter, comme souvenir de 1879, une réduction en plâtre du Pêcheur à la coquille, petit chef-d'œuvre du regretté Carpeaux. L'objet est expédié avec une épître où se trouvaient ces lignes: „Comme je sais que vous aimez les arts, permettez-moi de vous offrir un chef-d'œuvre signé Carpeaux. J'ose prétendre que vous ne trouveriez rien de pareil dans tout votre Bruxelles. Paris seul produit de tels maîtres et de telles choses."

Notre oncle, un véritable connaisseur, arrive furieux à Paris, se rend chez mon cousin, le fait monter de force dans le fiacre qui l'a amené, et, finalement, l'emballa à son tour dans un wagon de première classe où lui-même s'installe. — „Où m'emmenez-vous donc, mon oncle? — Tu le verras, ignorant!... chauvin!..." Aux nouvelles questions qu'il lui adresse, l'oncle oppose un silence olympien. Mais où allait-on ainsi? — A Bruxelles.

Aussitôt arrivé, l'oncle, avec une expression admirative: — „Que dis-tu de ça, neveu?" Et d'un geste animé, il désignait au voyageur les admirables boulevards dont la ligne se profile de la gare du Midi jusqu'à l'hôtel des Postes. — „Ah! c'est beau tout de même!" répondit bêtement mon cousin en contemplation comme un Chinois qui croit que Pékin a seul le monopole de la porcelaine. — Tu en verras bien d'autres!..." Ce disant, voilà notre oncle appréhendant son héritier et l'entraînant à pas précipités, et devant le Nouveau-Temple, et sur le boulevard du Hainaut, et sur la place Fontaines, sur le boulevard Anspach, et devant le Palais de la Bourse! Là l'héritier s'arrête: — „Ah! répète-t-il, ça, c'est tout de même beau aussi! On dirait quelque chose comme notre Opéra. — Et pourtant, reprit finement l'oncle, ce n'est signé ni Garnier ni Carpeaux. Ces frises, ces corniches, ces moulures, ces colonnes, ces statues... tout cet ensemble d'harmonieux chefs-d'œuvre est sorti du ciseau de la statuaire belge. Mais viens, car je te réserve une autre surprise."

Et mon cousin est entraîné de nouveau, mais pour être arrêté, cette fois, devant la devanture d'un magnifique magasin où les bronzes, les plâtres, les terres-cuites, les lustres, les candélabres, tout un monde enfin, créé par la main des arts, se trouve composé dans la plus belle interprétation de tous les styles et de tous les maîtres.

— „Mais c'est à se croire à Paris!... s'écrie notre héritier; voici même, Dieu me pardonne! la réduction, non en plâtre, mais en vrai bronze, du Pêcheur à la coquille! — Entrons! répondit simplement l'oncle radieux... Ah! tu crois qu'il n'y a que ton Paris, et tu m'envoies ici, dans notre capitale, une petite réduction de ton Carpeaux!... Mais attends un peu, je vais t'apprendre, moi, mon Bruxelles!"

D'un geste magistral, l'oncle désigne ce nom écrit en lettres d'or et dominant les merveilles de l'art: H. LUPPENS.

— „Vraiment, dit le jeune homme, c'est à se croire chez Barbedienne. — Tu es pourtant à Bruxelles! Voici, en bronze, la Charité, une réduction fort passable, ma foi! des quatre figures allégoriques que le tombeau du général Lamoricière doit au ciseau de Paul Dubois. Plus loin, c'est le Courage militaire, Etude et méditation, et la Prière... Ici nous avons, de Clesinger, gendre de Georges Sand, une reproduction parfaite de la magnifique Tête de Christ qui valut à son auteur, en 1850, le grand prix de Rome et commença sa réputation, aujourd'hui universelle... Si nous montons au premier étage, nous trouvons le Penseur, du grand Michel-Ange. — De Dubois, tu vois ici le Chanteur florentin près d'Ulysse tendant son arc, et entre ces deux chefs-d'œuvre de la statuaire un chef-d'œuvre plus grand encore: Moïse, de Michel-Ange. — La Vénus d'Allegrain, dont l'original se voit dans le jardin des Tuileries, fait, dans ce coin, face aux Lutteurs, œuvre d'une exécution magistrale par le rendu de la musculature. — Le Cointe est l'auteur de ce bronze, la Chasse, qui ne mesure pas moins de un mètre cinquante centimètres de hauteur et fit sensation à l'Exposition de 1878. — Cet autre bronze frotté d'or et signé Mène, c'est le Fauconnier. Les artistes sont unanimes à déclarer ce cheval un des chefs-d'œuvre de la statuaire moderne, comme l'est également ce tant vanté Jongleur, d'Isidore Bonheur.

Quant aux terres-cuites, nous avons l'embarras du choix; celle-ci, encore de Clesinger, te représente la Judith de l'Écriture, et celle-là, de Santiago Mercier, le Marchand de volailles. Voici maintenant ces bronzes indiens; quel admirable travail!... Toutes ces pièces ont été frappées au marteau; partout la même finesse d'exécu-

tion, et cette perfection qui a causé l'étonnement et l'admiration des visiteurs de votre fameuse Exposition dernière. Les objets de fantaisie pullulent aussi : articles de Paris ou de Vienne, nous les trouvons partout ici dans un

artistique désordre. Remarque seulement cette garniture de bureau en bronze frotté d'or, celle-ci avec reliefs ciselés à jour, et celle-là, une merveille dans le genre dit cloisonné. Que dis-tu de ce Cartel, pure Renaissance?

Il est peut-être unique au monde, et tu le trouves à Bruxelles!... Et ces vases, ces lampes, ces candelabres d'une légèreté aérienne, d'un goût parfait et d'une richesse princière? Mais il y en a pour tous les goûts comme pour



LE PASSÉ ET L'AVENIR, D'APRÈS M. A. TIDEMAND.
(Photographie de la société photographique de Berlin.)

toutes les bourses. N'oublions point le Sèvres et la Chine montés sur bronze, ainsi que ces purs Bohêmes et ces superbes cristaux de Baccarat.

Eh bien! neveu, que dis-tu de tout cela? —

Je dis, oncle, que c'est renversant, inouï, épantant! Je trouve ici, chez ton Luppens, ce que je croyais n'exister qu'à Paris. — Quant aux pendules, continua l'oncle souriant avec modestie et indulgence, comme un professeur dont la

leçon a porté, avant 1870 ces objets nous venaient de l'étranger; aujourd'hui, nous les fabriquons nous-mêmes. — Abracadabrant, mon oncle! abracadabrant!... Qui m'eût dit, hier, que je trouverais aujourd'hui à Bruxelles, une

reproduction, et en bronze, de mon Pêcheur à la coquille!

— Cela prouve, mon neveu, répondit l'oncle, qu'à tout âge, et partout, l'homme a beaucoup à apprendre. — Et c'est ce que je me propose

de faire, ajouta mon cousin en forme de conclusion, en restant un mois à Bruxelles. — Pendant lequel, neveu, et pour ta punition, tu visiteras nos monuments, nos musées, nos industries, nos magasins, et alors je dirai : à toute

ignorance miséricorde! Mais, allons déjeuner; voici justement, non loin de chez Luppens, le Grand-Hôtel, où l'on mange à merveille, et pour une bagatelle! — Le Grand-Hôtel... bégaya mon cousin, croyant rêver. Mais c'est donc



C'EST UN FIN CONNAISSEUR, D'APRÈS M. LÉON POHLE.

ici comme à Paris?

— Bien mieux, neveu, bien mieux!... A Paris, à votre Grand-Hôtel du boulevard des Capucines, j'ai payé 15 francs une très-modeste chambre du quatrième étage; ici, à Bruxelles,

à notre Grand-Hôtel du Boulevard Central, pour 6 francs on est logé comme un prince au premier étage; pour 5 francs un duc se contenterait du deuxième, et un rentier ferait son salon des chambres du troisième, données

pour 4 francs. — Le Grand-Hôtel, murmura mon cousin, ahuri tout-à-fait, mais, mon oncle, dites-moi plutôt tout de suite que je n'ai point quitté Paris!..."

JULES D'A,

A QUOI PENSES-TU, VOYAGEUR?

Le voyageur, courbant la tête,
 Marche, les yeux cloués au sol;
 Le jour baisse, et la maisonnette
 Est de l'autre côté du col.
 Le vent souffle dans les grands chênes,
 Et le crépuscule, songeur,
 Ensevelit vallons et plaines.

A quoi penses-tu, voyageur?

Pas un hameau, pas une source
 Où la soif pourrait s'apaiser;
 Vides le terrain et la bourse;
 Pas un tertre où se reposer!
 La route est uniforme et nue;
 Le ciel s'éloigne, et sa largeur
 Est sombre; la nuit est venue.

A quoi penses-tu, voyageur?

Le champ fuit, le bourg, le village...
 Marche sous le voile douteux
 De la nuit, immense nuage,
 Marche sous le ciel ténébreux!
 Il fait bien froid; mais ton front pâle,
 Victime de l'ennui rongeur,
 Est insensible à la rafale.

A quoi penses-tu, voyageur?

Quelques sons portés par la bise,
 Te font parfois hâter le pas :
 Va, l'heure qui tinte à l'église,
 N'est point celle de ton trépas.
 La chair réclame sa pâture;
 La faim, terrible ravageur,
 Lutte encor contre la nature.

A quoi penses-tu, voyageur?

Es-tu bien éloigné du terme?
 Attends le lever du soleil,
 Va mendier à cette ferme
 Deux ou trois heures de sommeil;
 Il fait bien obscur, et sans doute,
 On ne verra pas ta rougeur.
 Tu n'oses pas!... Va, suis ta route.

A quoi penses-tu, voyageur?

Minuit! heure sombre et glacée!
 Marche encore, marche toujours;
 Etends l'orbe de ta pensée;
 A tes pleurs donne libre cours.
 Pourrait-il apaiser ta fièvre,
 Le chant barbare du mineur,
 Ivre de bière et de genièvre!...

A quoi penses-tu, voyageur?

La silhouette s'est perdue,
 Confuse, indécise, au lointain,
 Et je sens s'égarer ma vue
 Dans le brouillard blanc du matin;
 Partout, on entend dans l'espace,
 Un anathème, un cri vengeur,
 Emporté par le vent qui passe...

A quoi penses-tu, voyageur?

MARIUS RÉTY.

Bruxelles, mai 1879.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 263.)

XXIV.

Les inexplicables paroles que son père venait de prononcer, firent croire à René que ces paroles étaient le résultat d'un nouvel accès de démence: „Plus de mariage dans la famille de Rouge-Cloître! notre race doit s'éteindre.”

Si ce langage était l'expression d'une pensée maîtresse d'elle-même, il fallait certes y attacher un sens redoutable. „Mais non, se répétait le jeune homme à lui-même, il faut les considérer comme le fruit d'un cerveau en délire.”

Cependant, le malade le regardait fixement, comme s'il attendait une réponse de sa part; mais, celle-ci n'arrivant pas, il reprit avec un certain calme:

— Vous m'avez entendu, mon fils?... Il vous faut absolument renoncer au projet dont vous me parliez, la personne appartient-elle au plus haut lignage.

L'embarras de René était extrême.

— Mon père, nous parlerons de cela une autre fois, balbutia-t-il.

— Non, non, il me faut une déclaration formelle, une promesse, à l'instant même!

— Peut-on, à mon âge, prendre un pareil engagement, surtout quand on aime?... Puis, je suis déjà en présence d'un serment... J'étais majeur, je ne comptais pas vous retrouver....

A cette réponse, le comte de Rouge-Cloître se leva sur son séant et, le visage crispé par la colère, il s'écria:

— Encore une fois, je vous dis que vous devez me jurer, ici même, de suite, de garder un célibat perpétuel!

Le pauvre jeune homme subissait une véritable torture. Il ne voulait pas contrarier le malheureux insensé, et cependant, il lui répugnait de se jouer de sa parole, de faire une promesse qu'il savait bien ne pas pouvoir tenir.

Il jeta un regard suppliant sur Eléonore, espérant qu'elle viendrait à son secours. Mais elle restait là, immobile et froide comme une statue de marbre.

— Parlez donc enfin, parlez! fit le malade, dont l'exaltation allait croissant.

— Mon père, de grâce, ajournons cet entretien... Je m'expliquerai, et vous comprendrez....

— Pas une minute de retard, je me sens très-mal tout-à-coup; je veux un serment, jurez donc, jurez que vous ne vous marierez jamais.

— Que dois-je faire? dit tout bas René à sa cousine, conseillez-moi, de grâce.

Elle se borna à hocher la tête d'un air triste.

La figure du vieux comte devenait effrayante à voir; il était évident que sa folie l'avait repris.

— Une dernière fois, continua-t-il, vas-tu faire ce que je t'ordonne, mauvais fils!... Ah, je n'aurais jamais dû te revoir!

— Mon père, mon père, je vous en supplie! fit René en joignant les mains. Ce n'est pas le moment... Demain, vous me ferez connaître vos raisons, et s'il faut que je m'incline, quoi qu'il puisse m'en coûter....

Le malade, prompt comme l'éclair, bondit de son lit, se rua sur son fils et le saisit à la gorge, en criant d'une voix effrayante:

— Obéis, obéis, te dis-je; jure, jure!... ou je t'étrangle, pour empêcher....

La situation de René devenait affreuse, lorsque, sur un signe d'Eléonore, le sourd-muet, qui se tenait debout près de la porte, s'élança vers le malheureux, dont il eut bientôt paralysé les mouvements, et qu'il replaça, haletant et épuisé, sur sa couche.

Le fou eut cependant encore la force de lever le poing contre le jeune homme, en murmurant:

— Eh bien, marie-toi, marie-toi; mais tu es condamné d'avance... Gare à l'échafaud!

Eléonore, qui se tenait penchée sur lui, serrant ses mains dans les siennes et murmurant à ses oreilles d'affectueuses paroles, se tourna quelques instants après vers René, qui sanglotait, le front dans les mains.

— L'agitation de ses membres s'est calmée, dit-elle à voix basse, ses yeux se sont fermés; il va probablement s'endormir, comme après toutes les grandes crises. Quel sera son réveil?... Je m'abstiendrai de tout nouveau reproche à votre égard, René, mais, je vous en supplie, retirez-vous et ne revenez que quand je vous ferai appeler. Vous l'avez entendu, il a une idée fixe... Elle n'est que trop motivée, hélas! Réfléchissez donc bien à ce que vous aurez à lui dire, quand vous reparâtes devant lui.

Le jeune comte était trop énérvé, à la suite des violentes secousses qu'il venait de subir, pour résister à une injonction qui lui paraissait d'ailleurs raisonnable. Puis il avait besoin d'air, il avait besoin d'échapper à l'épouvantable milieu où il venait d'assister, pendant deux heures, à une suite de scènes si poignantes.

Il sortit donc comme un homme pris de vertige, promettant à Eléonore de ne plus reparaitre devant le pauvre insensé, sans qu'elle eût autorisé sa présence.

XXV.

Avant de pénétrer dans la maison où il savait qu'était son père, René avait eu un long entretien avec Féréol, qui l'avait vivement poussé à hasarder cette démarche, dans les brusques conditions où il l'avait faite. Ils étaient convenus de se retrouver dans un café du voisinage. Ce fut donc vers cet endroit qu'il se dirigea. L'ex-marin l'attendait avec autant d'impatience que de curiosité.

— Vous êtes resté bien longtemps, cousin, dit-il; mais comme vous avez l'air défait! Que s'est-il donc passé?

René, avant de répondre, se fit servir un grand verre de rhum, qu'il avala d'un trait.

— Je viens de traverser, dit-il, une suite d'épreuves, faites pour tuer aussi ma raison.... Je vais tout vous raconter.

Quand il eut entendu le récit des scènes qui avaient eu lieu entre le père et le fils, Féréol, contrairement à sa nature pétulante, resta quel que temps pensif.

— Vous comprenez, reprit-il enfin, qu'en présence de la conduite de ma sœur, pendant ces vingt dernières années, je me suis toujours dit qu'il y avait quelque chose de vraiment diabolique là-dessous... Passez-moi le mot, je n'en trouve pas de meilleur. Ces précautions, ces nombreux déplacements, cette vie triste et entourée de mystère, tout cela ne pouvait guère s'expliquer, sans supposer qu'elle fût folle elle-même.... J'ai beaucoup cherché, à part moi: j'avais cru avoir trouvé, mais voilà que je suis encore une fois singulièrement dérouteré.... Certes, les fous ont tous une toquade plus ou moins prononcée: c'est ce qui les caractérise, naturellement; mais celle-là est tout à fait extraordinaire. Je ne me l'explique pas.... Vouloir vous empêcher de vous marier, sans même rien savoir de la future!... Enfin, qui vivra, verra.

René n'avait pas entendu un mot de tout ce discours; sa pensée était ailleurs. Aussi dit-il tout-à-coup:

— Je vais prendre une voiture et aller au galop chercher ma tante.

Lorsqu'il arriva à Meudon, on lui annonça que M^{me} de Vaudrez était sortie soudainement, à la suite de la lecture d'un billet qui semblait l'avoir fortement impressionnée.

Il soupçonna immédiatement la source de ce message et retourna ensuite à la maison de la rue St-Honoré. Il se fit annoncer à Eléonore, qui l'invita à monter.

M^{me} de Vaudrez et le docteur Borrelly étaient présents. Il interrogea avidement ce dernier.

— Monsieur, lui répondit l'homme de l'art, puisque je vous dois la vérité comme à ces dames, je ne vous cacherai pas que M. Corentin est dans une situation des plus désespérées. Une congestion cérébrale s'est déclarée; l'épanchement est considérable, et comme il s'agit d'une organisation déjà profondément ravagée, vous comprendrez mon impuissance.

Au même instant, M^{me} de Vaudrez, qui était assise au chevet du malade, s'écria:

— Docteur, docteur, je crois qu'il expire.

M. Borrelly s'approcha.

— Oui, dit-il d'un ton pénétré, la vie s'en va, s'en va.... Maintenant, la vie est entièrement éteinte.

Quinze jours après, nous retrouvons René, se promenant au bras d'Eléonore, dans le jardin de l'habitation qu'occupe M^{me} de Vaudrez à Meudon.

Le jeune homme est pâle et amaigri; il marche péniblement. Il vient de sortir d'une fièvre violente, accompagnée de délire, et à présent qu'il est convalescent, il a peine, en recueillant ses souvenirs, à croire que les derniers événements ne sont pas un rêve affreux. En ce moment, il est occupé à en parler avec sa cousine, qui, elle aussi, est bien changée.

— Vous m'avez, dit-il, solennellement promis, en présence des restes de mon père, de m'expliquer les motifs qui vous ont fait agir, le sens des paroles que j'ai entendues et qui résonnent toujours lugubrement à mes oreilles... Je suis bien, maintenant; vous ne devez plus craindre de me dévoiler la vérité; je saura

l'entendre avec courage. Il faut que je sorte à tout prix de cette horrible situation... Pauvre Ernestine, ma belle et douce fiancée, qu'a-t-elle dû penser de mon long silence!... Mais, après ma lettre de ce matin, elle doit être rassurée... Une fois encore, ma cousine, je vous en supplie, mettez fin à mon supplice.

— René, répondit Eléonore, sachez d'abord que moi et votre tante, nous avons résolu de retourner au pays natal et de nous y fixer désormais. M^{me} de Vaudrez, après avoir été, elle aussi, victime innocente d'un malheur dont nous avons tous souffert, veut aller mourir au château des Runnes. Je demeurerai avec elle. Quant à vous, vous agirez comme vous l'entendrez, après les révélations que j'aurai à vous faire; mais ces révélations ne peuvent avoir lieu encore... Vous nous accompagnerez, et c'est à Rouge-Cloître même que vous saurez tout, que vous apprendrez comment votre mère est morte... Alors, je vous l'ai déjà dit, vous comprendrez la vie de sacrifice que j'ai menée, vous me bénirez... D'ici-là, plus un mot sur ce sujet, je vous en conjure.

(La fin prochainement.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE XVI. — LE SIÈGE.

Effrayé des communications de Harold-le-Normand, en qui il avait toute confiance, en même temps que dégoûté du séjour de la cour, par suite des continuelles intrigues dont elle était le théâtre, et du meurtre qui venait de l'ensanglanter, le sire Guillaume de Duivenvoorde avait résolu de partir sur-le-champ pour son château de Stryen. De son côté, Aleidis, trompée par la nouvelle du départ de Herman pour le pays de la Meuse, accélérât les préparatifs du départ.

Le vieux seigneur avait vivement insisté auprès de l'astucieux Normand pour l'engager à l'accompagner à Stryen, où il serait heureux, disait-il, de pouvoir, en cas de danger, compter sur l'appui de son épée et de son bras. Ainsi que nous l'avons vu, le faux messenger n'avait osé décliner cet honneur, de peur d'éveiller les soupçons. Aussi midi n'avait pas encore sonné au beffroi de la capitale, que déjà le sire de Duivenvoorde, sa fille et le Normand étaient sur la route de Stryen. Ce dernier cependant n'avait nullement l'intention de pousser jusque-là, pour le moment du moins. Arrivé à Dordrecht, il trouva le moyen de rester en arrière et de ne plus reparaitre, ce qui ne laissa pas que de préoccuper et même d'inquiéter le vieux chevalier.

Les voyageurs continuèrent cependant leur route, et lorsqu'arrivés au château de Stryen, ils y trouvèrent tout dans la plus parfaite tranquillité, ils commencèrent à croire qu'ils avaient eu affaire à un traître, sans cependant parvenir à se rendre compte du but qu'il avait poursuivi.

Le seigneur de Stryen allait bientôt être éclairé à ce sujet.

Un ennemi le menaçait, mais ce n'était pas celui dont on l'avait entretenu; cet ennemi ne venait pas des environs de Gertruydenberg; il venait de la capitale même du comté; en un mot, cet ennemi n'était autre que Floris Halvenaar, approchant en toute hâte, accompagné d'une nombreuse troupe de guerriers ramassés de tous côtés.

Ce fut une semaine après l'arrivée du seigneur de Stryen que le traître se présenta sous les murs du château, avec une armée de plus de deux mille hommes.

Il commença par sommer le vieux baron, au nom du comte de Hollande, de lui remettre la forteresse et de se rendre lui-même prisonnier.

Grande fut la stupéfaction du sire de Duivenvoorde, en entendant de telles prétentions. Mais qu'on juge de ce qu'il éprouva quand il apprit qu'il était accusé de complicité dans le

meurtre d'Aleidis de Poelgeest. Une accusation aussi catégorique l'émut profondément. Cependant, soupçonnant, qu'il y avait là-dessous quelque abominable machination, il repoussa avec hauteur les exigences de Halvenaar et résolut de défendre son château jusqu'à la dernière extrémité. Il connaissait trop bien son odieux adversaire pour ne pas comprendre le sort qui l'attendait, ainsi que sa fille, s'ils avaient le malheur de tomber entre ses mains.

Heureusement les défenses du château étaient dans le meilleur état; les tours qui protégeaient le pont-levis et la porte d'entrée étaient armées de mortiers et de coulevrines; les souterrains étaient abondamment fournis de projectiles; des engins et des armes de toute nature garnissaient l'arsenal; enfin la place était défendue par plus de cent cinquante hommes, parmi lesquels on comptait plusieurs chevaliers et gentilshommes, tous guerriers d'une valeur éprouvée, que le sire de Stryen avait réunis à la hâte, dès qu'il avait eu vent de l'expédition qui était dirigée contre lui.

La place pouvait tenir un mois, deux mois même contre l'ennemi le plus redoutable, et il était permis d'espérer qu'entretemps il arriverait du secours. Le vieux seigneur comptait surtout, en cela, sur Herman de Stryen, qui certes ne l'oublierait pas dans un si pressant danger.

Lorsque les troupes de Halvenaar commencèrent à cerner le château et à tout disposer pour un siège régulier, les défenseurs, de leur côté, s'apprêtèrent à leur tenir tête vigoureusement. Aussi longtemps qu'ils purent le faire, sans avoir à redouter les traits de l'ennemi, ils s'occupèrent à approfondir les fossés et à consolider les remparts et les tours. Des balcons en bois furent placés aux endroits les mieux exposés, ouvrages avancés qui devaient permettre aux assiégés de repousser plus avantageusement l'ennemi lorsqu'il s'avancerait pour ébranler de ses béliers et de ses engins les murailles du château. De nouvelles meurtrières furent pratiquées dans les soubassements des tours et des courtines. Les pièces d'artillerie furent montées au sommet des remparts, à côté des instruments destinés à lancer des pierres, de la poix embrasée et des matières de toute sorte. Entretemps, les armuriers s'occupaient sans relâche à réparer et à fourbir les piques, les dagues, les poignards, les épées et les haches d'armes, et à confectionner en grand nombre les traits destinés aux arcs et arbalètes.

Les femmes elles-mêmes ne restaient pas inoccupées; si le rouet et la tapisserie étaient oubliés, elles ne s'en employaient que plus activement à une besogne bien plus utile et bien plus urgente: c'est-à-dire à préparer des baumes et à faire de la charpie pour les blessés. Inutile d'ajouter que damoiselle Aleidis était parmi ses suivantes la plus zélée et la plus active au travail.

Cependant les assiégeants n'avaient pas encore fait la moindre tentative hostile. Floris Halvenaar semblait avoir compris qu'il ne suffirait pas d'un coup de main pour mettre le vieux bourg en sa puissance, et il s'apprêtait à un siège en règle. Il s'occupait entretemps de couper toute communication entre la place assiégée et l'extérieur, afin d'en empêcher le ravitaillement. Il fit enfin disposer autour des remparts les mortiers, les pièces d'artillerie et les béliers destinés à ébranler les épaisses murailles, ainsi que les hautes tours en bois recouvertes de peaux de bœufs devant donner accès, au moyen de ponts-levis, dans la place assiégée.

Ce ne fut guère que vers la mi-octobre que les défenseurs de Stryen se virent sérieusement inquiétés. Le vieux seigneur avait profité de ce répit pour observer d'un œil attentif les dispositions de l'ennemi. Il ne se faisait pas illusion sur l'issue de la lutte; le château était entièrement cerné; les canons, les engins meurtriers semblaient sortir de terre. Plusieurs fois, il monta au sommet des remparts avec sa courageuse fille pour jeter sur la campagne un regard anxieux et voir si le secours si ardemment désiré n'arrivait pas encore, dans la personne de Herman de Stryen; mais le jeune chevalier, qui avait fait une apparition si subite et si imprévue, avait disparu tout à-coup d'une façon plus inexplicable encore.

Aucun secours n'apparaissait donc à l'horizon, et la plaine était couverte des tentes ennemies, au milieu desquelles se dressait glorieusement la bannière des comtes de Hollande. Chaque fois le vieux seigneur redescendait découragé et presque désespéré dans la vaste et sombre salle du château, si pleine de souvenirs glorieux et si près, hélas! d'être envahie par l'ennemi.

La jeune fille surtout était en proie aux plus tristes pressentiments, car pour elle il existait une double source de soucis et de peines.

Bientôt la troupe de Halvenaar fut si avancée dans ces ouvrages de circonvallation, et les engins meurtriers furent tellement approchés des remparts de Stryen, qu'il devint dangereux de circuler sur les murailles. Les traits, les balles, les boulets commencèrent à siffler dans les airs et à battre en brèche les vieilles tours de la forteresse.

Ainsi la lutte s'était engagée entre les deux partis; elle prit bientôt un caractère des plus sérieux. Tandis que les assiégeants employaient tous leurs efforts à approcher de plus en plus leurs béliers, leurs catapultes et leurs tours, à grand renfort d'hommes et d'engins, les assiégés de leur côté s'efforçaient de les en empêcher et de détruire les ouvrages ennemis au moyen de leurs mortiers et de toutes sortes de projectiles. Mais ils ne purent réussir dans leurs tentatives: les assaillants étaient nombreux et bien fournis de machines; ces derniers avançaient donc lentement, mais sûrement, et le moment n'était plus loin où les murailles seraient ébranlées sous les coups des puissants béliers, tandis que des tours volantes sortiraient de nombreux ennemis, qui bientôt iraient prendre pied sur les remparts.

La position des assiégés était donc des plus critiques; leurs adversaires étaient dix fois supérieurs en nombre; une lutte corps à corps dans ces conditions ne pouvait être que funeste.

Guillaume de Duivenvoorde faisait tous ses efforts pour cacher à sa fille le danger de la situation et le véritable état des choses; mais cette dernière ne le voyait que trop bien; elle comprenait qu'à moins d'un secours inespéré, le château allait bientôt tomber aux mains de Halvenaar. En présence de ce danger imminent, elle ne cessait d'adresser de ferventes prières au Ciel, pour le supplier de venir à leur aide dans ce péril extrême.

Son père la surprit un soir dans cette pieuse occupation; il s'approcha d'elle, et l'embrassant tendrement, lui dit:

— Priez, ma fille, priez surtout ce soir; vous avez compris que malgré les vaillants efforts de nos défenseurs, le danger approche de plus en plus et que notre position devient des plus graves... Voilà près d'un mois déjà que l'ennemi ébranle journellement nos murailles et nos tours; les effets de leurs attaques commencent à se faire sentir d'une façon inquiétante, et nos hommes diminuent de jour en jour. Nous devons donc absolument faire une sortie pour essayer de changer cet état de choses. J'ai décidé qu'elle se ferait cette nuit.... C'est une tentative désespérée; si elle ne réussit pas, nous sommes perdus... Priez donc, ma fille, pour que Dieu nous protège; c'est en Lui qu'est notre dernier espoir. Préparez-vous avec vos femmes à recevoir nos blessés.

La jeune fille regarda son père avec inquiétude et lui demanda d'une voix entrecoupée:

— Mais vous, mon père, accompagnerez-vous l'expédition? Votre âge ne vous permet plus d'affronter le feu de la bataille; épargnez votre vie, épargnez-la surtout pour votre malheureuse enfant.

— Non, Aleidis, répondit le vieux seigneur avec dignité, il ne sera pas dit qu'un Duivenvoorde restera en arrière quand il s'agit de tirer l'épée, et surtout lorsque ses hommes combattent pour son honneur et sa vie. Encore une fois, priez donc, ma fille, priez pour votre père, pour le succès de nos armes, et lorsque cette nuit vous entendrez le tumulte de la bataille, ne vous effrayez pas trop et montrez-vous digne du nom que vous portez.

La jeune fille n'insista pas davantage; elle comprenait, elle aussi, que le devoir appelait son père au champ de l'honneur. Elle embrassa encore une fois le vieillard, et lui fit de touchants adieux. Elle reprit ensuite ses prières et, une demi-heure après, elle descendit au milieu

de ses femmes pour s'occuper avec elles à préparer de la charpie et des baumes destinés aux blessés.

La nuit était venue, le ciel était sombre; tout dans la nature était plongé dans le plus profond silence.

Soudain un bruit confus remplit les airs, et l'obscurité est interrompue par la lueur blafarde des torches.

Favorisé par l'obscurité, le sire de Duivenvoorde est sorti de la place avec la plus grande partie de ses hommes. Il a surpris les sentinelles dans leur sommeil et a profité de la circonstance pour mettre le feu aux engins des ennemis; les avant-postes sont massacrés avant d'avoir pu donner l'alarme. Les assiégés, devenus assaillants à leur tour, s'élancent en poussant leur cri de guerre. Une lutte terrible s'engage aussitôt entre les deux partis, lutte d'autant plus meurtrière, qu'elle a lieu dans les ténèbres; la voix du commandant peut seule faire reconnaître les deux camps; le désordre est bientôt indescriptible; les glaives se brisent sur les cuirasses, les casques jonchent la terre, enlevés par des mains invisibles; les adversaires peuvent à peine s'apercevoir, mais la lutte n'en est pas moins animée, et le feu ne cesse de faire de rapides ravages parmi les assiégeants.

Pendant ce temps, Aleidis, retirée dans son oratoire et toujours en prières, suivait avec anxiété les bruits de la bataille. Ne pouvant plus y tenir, elle s'élança vers une des tours et se pencha vers l'embrasure d'une meurtrière, afin, si possible, de voir de quel côté était l'avantage. Inconsciente du danger qui pouvait la menacer, elle cherchait à découvrir dans la mêlée les traces de son père, et calculait les chances de la lutte. Elle voyait les engins ennemis s'en aller en fumée, et les assiégés s'avancer de plus en plus dans les rangs de leurs adversaires surpris; elle entendait les cris des combattants, les plaintes des mourants et des blessés. Quelle que fut l'horreur que lui inspirait une pareille scène de carnage, elle ne pouvait en détourner les regards.

Cependant les gens de Halvenaar étaient revenus de leur surprise. Confiants dans leur force numérique, ils se précipitèrent avec rage sur ceux de Stryen. La jeune fille vit son père rejeté en arrière et sur le point d'être cerné; elle se prit à trembler de tous ses membres et adressa au ciel une prière ardente.

Mais la petite troupe, serrée de près par un ennemi dix fois supérieur en nombre, ne put plus lui tenir tête, et tous ses efforts tendaient à regagner la porte du château par où elle était sortie, pour se mettre à l'abri derrière les murailles. Malheureusement, les assiégeants continuaient à serrer de près les gens de Stryen, et ils allaient arriver en même temps qu'eux à la poterne, quand une décharge générale fut lancée de toutes les meurtrières du château. Il y eut un moment de trouble qui suffit pour permettre au seigneur de Stryen et à ses compagnons de franchir le mur d'enceinte et de se mettre à l'abri derrière les remparts.

Aleidis, qui avait observé toute cette scène avec la plus grande anxiété, descendit immédiatement et se précipita au-devant du vieux seigneur.

— Etes-vous blessé, mon père? fut sa première parole.

— Grâce à Dieu, non, mon enfant, votre prière a été pour moi un puissant bouclier, et bien plus, notre but est atteint: nous avons anéanti les engins qui nous faisaient tant de mal, et bien des jours vont s'écouler avant

que les ennemis puissent réparer les pertes qu'ils viennent de faire.

— Oui, c'est un vrai plaisir que de voir flamber ces maudites machines dans leur camp. Quel beau feu de joie pour nous!

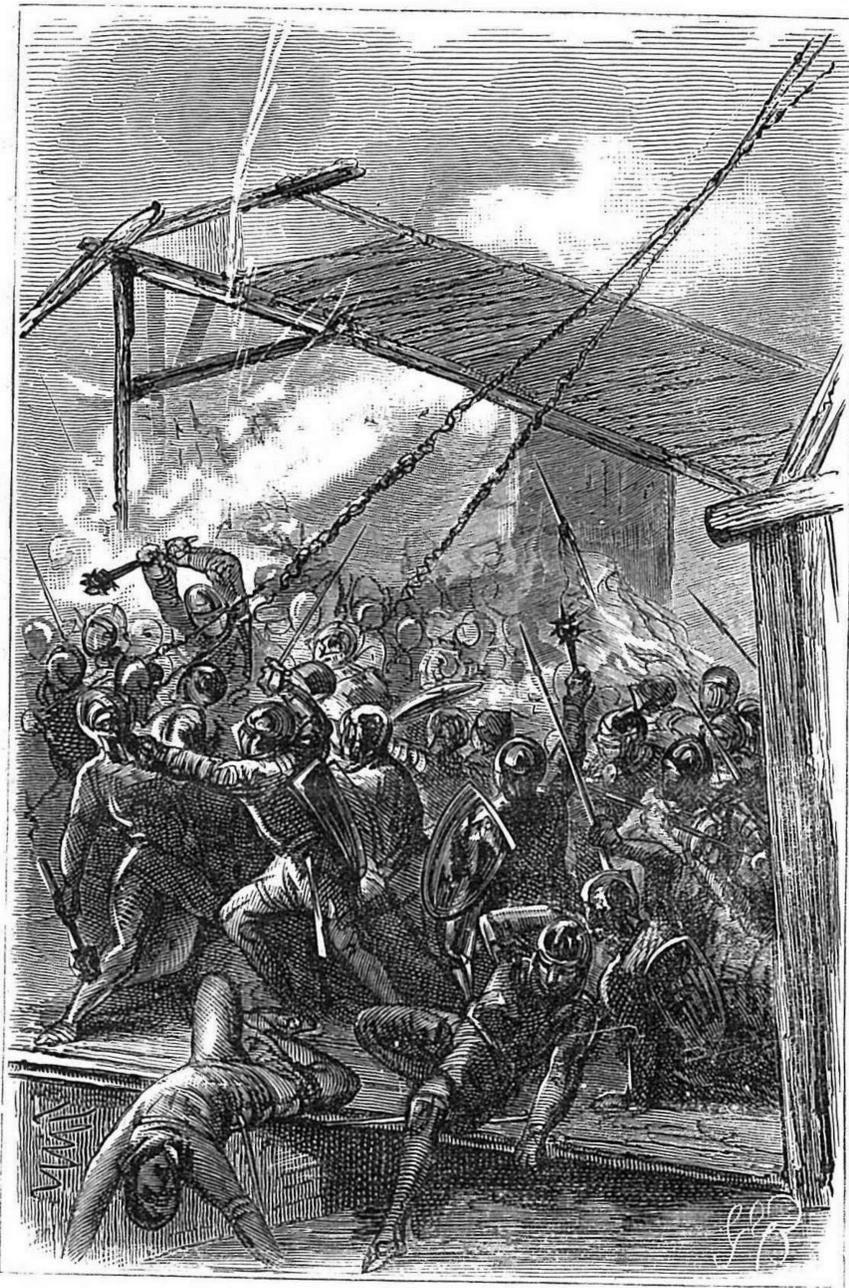
— Comment savez-vous cela? demanda le vieux chevalier avec un regard inquisiteur.

— Je suis montée à la tour et ai tout vu, répondit Aleidis; il m'a été impossible de maîtriser mon impatience.

— Imprudente enfant! s'exposer ainsi au danger!

— J'étais inquiète à votre sujet, et aussi désireuse de voir votre triomphe... Mais je reste à jaser, tandis que nos blessés attendent mes soins.

Et ce disant, la jeune fille s'éloigna en courant.



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Ceux qui osaient s'aventurer sur les ponts-volants tombaient bientôt...

Le résultat de la sortie fut tel que le sire de Duivenvoorde l'avait attendu. Il se passa plusieurs jours avant que les assiégeants eussent réparé leurs pertes. Mais ce moment arriva enfin, et bientôt de nouvelles machines apparurent autour des remparts et recommencèrent leur œuvre de destruction. Elles approchaient de plus en plus, déjà le fossé avait été franchi et comblé par des monceaux de fascines, et bientôt les béliers commencèrent à fonctionner et à saper les fondements des murailles.

Les assiégés n'en continuaient pas moins à se défendre avec le même courage. Le sire de Duivenvoorde espérait toujours voir arriver le secours attendu, et Aleidis surtout ne pouvait bannir de son esprit l'idée que ce sauveur serait Herman de Stryen.

Cependant aucun secours n'apparaissait encore, et l'on atteignit ainsi la nuit du 15 décembre.

C'était le jour fixé par Floris Halvenaar pour donner l'assaut définitif à la place assiégée. Furieux d'une résistance si longue et si inattendue, et comprenant que les fortes murailles

du château pouvaient résister longtemps encore, il avait résolu d'en finir d'un coup et avait fixé l'heure de minuit pour commencer une attaque suprême.

A l'heure indiquée, pendant que les machines continuaient à fonctionner et que les flèches sillonnaient les airs, des échelles se dressèrent en grand nombre contre les fortifications, tandis que des ponts volants s'établissaient entre les tours mobiles et les créneaux.

Les assiégés étaient tous à leur poste; tout ce qui, au château, était en état de porter les armes était monté aux remparts. Il s'agissait d'une affaire décisive; chacun le comprenait. Des monceaux de pierres, de la poix embrasée, des projectiles de toute nature furent précipités sur les assiégeants, les échelles furent rejetées en

arrière, entraînant avec elles ceux qui avaient eu l'audace d'y monter; les meurtrières ne cessaient de vomir des milliers de traits et de balles. Les assiégeants, de leur côté, ne se lassaient pas; ils revenaient sans cesse à la charge, plaçaient de nouvelles échelles et se montraient de plus en plus menaçants: mais ils rencontraient une héroïque résistance, et ceux d'entre eux qui osaient s'aventurer sur les ponts volants tombaient aussitôt sous les haches et les piques des assiégés.

Ce combat acharné dura sans relâche pendant plusieurs heures, sans que la victoire parvint à se fixer de côté ou d'autre.

Tout-à-coup un cri terrible s'éleva dans les airs: „Le feu! le feu!” s'écria-t-on de toutes parts. C'étaient les tours mobiles et les ouvrages ennemis que les projectiles des assiégés avaient enflammés. L'incendie prit bientôt des proportions énormes, de sorte que des deux côtés les belligérants furent obligés de se retirer devant cet ennemi commun.

Un pareil incident ne pouvait qu'être favorable aux assiégeants; ils n'avaient qu'à attendre que l'incendie fût éteint; mais pour les défenseurs de Stryen il n'en était pas de même: toute défense des remparts devenait impossible et inutile. Bientôt, en effet, retentit le clairon sonnait la retraite, et le seigneur de Stryen se retira avec ses hommes dans une tour éloignée dont toutes les issues furent soigneusement fermées.

La première enceinte ainsi abandonnée fut bientôt la proie des assiégeants, qui s'y précipitèrent comme un flot impétueux. A la lueur de l'incendie on eût dit une bande de démons, tant ils étaient animés du désir de la vengeance et de la soif du pillage. Plusieurs voulurent se mettre immédiatement à l'œuvre et pénétraient déjà dans les riches salles du château, mais Floris se précipita au milieu d'eux,

la dague au poing, et les entraîna vers le dernier retranchement des assiégés.

Grand fut son étonnement de voir que tout était silencieux. Là où il s'attendait à rencontrer une résistance acharnée, pas une pierre, pas un trait ne sortait des meurtrières, pas le moindre homme d'armes ne se montrait derrière les créneaux.

Quelque singulière que fût cette circonstance, elle n'en rejouit pas moins Halvenaar, qui se croyait au comble de ses souhaits: il n'avait plus qu'à étendre le bras pour mettre la main sur son ennemi désarmé.

A un signe qu'il fit, vingt haches s'abattirent dans la lourde porte, qui bientôt vola en éclats, et le misérable s'y précipita avec un rugissement de triomphe et de joie. Mais quelle désillusion! Pas le moindre signe de vie à l'intérieur de la tour, tout y était abandonné et plongé dans le plus profond silence.

— Par Satan! s'écria-t-il, blême de rage, le nid est vide, l'oiseau s'est envolé!

(A continuer.)